

LE COUP

Le coup dont il s'agit n'a ressemblé en rien au traditionnel putsch africain ou au classique pronunciamiento latino-américain qui mobilisent l'un et l'autre des troupes en armes et qui sont généralement assortis de professions de foi sonores. A dire le vrai, il s'est déroulé dans une telle discrétion que les citoyens du pays où il s'est produit ne se sont aperçus de rien et que les services secrets des états amis et rivaux n'ont pas encore signalé à leur gouvernement respectif que le territoire en question est désormais contrôlé par une autre équipe.

Afin de ne point leur mettre la puce à l'oreille, nous tairons - en contant l'histoire de ce remarquable tour de passe-passe - le nom de la contrée qui en fut récemment le théâtre et nous affublerons les auteurs de l'opération de pseudonymes à consonance étrangère. Qu'on sache cependant que la révolution de palais, dont nous allons narrer les péripéties, est intervenue de ce côté-ci de la ligne de partage des idéologies. Libre à chacun, en fonction des indices qu'il croira avoir recueillis dans le cours du récit, de déterminer son lieu géométrique.

L'initiateur du mouvement - appelons-le Boleslaw - avait développé sa vocation de conspirateur sur un autre continent et n'avait guère cessé, depuis son retour en Europe, de comploter contre le pouvoir - quel qu'en fût le détenteur du moment. Mais, dûment

fiché es-qualités par les divers organismes de police qui se disputaient le privilège de pourfendre la subversion, Boleslaw - à quarante et quelques années - commençait à désespérer de pouvoir jamais accomplir un coup. Selon qu'on penche vers la gauche ou la droite, on ne réussit dans ce genre d'entreprise qu'en s'appuyant sur les masses ou l'armée. Or, sous le régime que Boleslaw rêvait de renverser, les masses - repues - avaient perdu leur verve belliqueuse et l'armée, cloîtrée dans ses casernes, ne songeait qu'à la retraite. Diable ! Pour le boutefeux qu'il était, c'était là une situation dramatique puisque, sans l'appoint d'une piétaille qui accepte de mourir glorieusement pour la cause, il n'y a plus d'insurrection possible.

Incapable de rallier autour de lui des cohortes de partisans musclés, Boleslaw confiait parfois à Krystyna, sa compagne, la crainte qu'il éprouvait de vieillir dans la sujétion au lieu d'exercer ses talents de guide au sommet d'une hiérarchie qu'il accusait quasiment d'usurpation.

Si, par esprit de conciliation, Krystyna affectait d'épouser grosso modo les tendances politiques de son amant, elle n'en était pas moins comédienne avant tout et, dernièrement, l'attribution du rôle de Marie Stuart dans une pièce traduite de l'anglais avait comblé ses vœux les plus intimes. Reine, elle s'était toujours sentie in petto ; et reine, elle était maintenant sur le proscenium aux applaudissements des foules soumises.

- Dommage, nota-t-elle, flattée par son succès, à l'intention de Boleslaw, que tu ne sois pas acteur, toi aussi ... Tu te consolerais de tes déboires en jouant les Grands de ce monde entre cour et jardin. Que la couronne soit en or ou en toc, le public ne voit pas la différence ...

Elle faillit se mordre la langue d'avoir laissé échapper une réflexion qui n'était pas exempte de cruauté à l'endroit d'un prétendant en disponibilité. A la vive surprise de Krystyna, loin de la tancer pour cette pique inutile, Boleslaw la remercia chaleureusement en l'embrassant sur le bout du nez. Soulagée, elle en déduisit - un peu hâtivement - que, de guerre lasse, il avait abandonné ses projets transcendants.

En vérité, en s'exprimant avec une franchise qui n'était pas frappée au coin d'une générosité excessive, Krystyna avait semé, dans les sillons fertiles du cerveau de Boleslaw, la graine d'un plan follement audacieux - le seul, peut-être, qui pût encore lui permettre, à l'âge de l'apathie globale, de réaliser sa destinée.

A défaut de disposer de troupes compactes, prêtes à monter à l'assaut des citadelles du pouvoir, le "leader" en puissance comptait, pour mener son affaire à bien, sur le dévouement d'une poignée de camarades - au demeurant aussi isolés que lui - qui n'avaient jamais, à sa connaissance, reculé devant le danger. A son appel, une fois de plus ils répondirent présents. Zdenek, Witold et Krysztof reçurent la mission de contacter des copains et de constituer chacun, autour de leur personne, un mini-commando d'irréductibles.

Boleslaw, pour sa part, s'attaqua sur le champ au noeud du problème. De la vraisemblance de la solution qu'il y apporterait dépendait, en effet, son triomphe ou sa confusion, le premier débouchant sur l'air enivrant des cîmes, la seconde conduisant à des abysses qui risquaient fort de ne pas rester à l'état de figure de style et de se matérialiser sous la forme du cul de basse fosse d'une prison.

Assez curieusement, en ces heures cruciales de sa vie - qu'on n'hésitera pas à assimiler à une veillée d'armes prolongée - lui, le conspirateur-né, le maniaque du complot, n'avait jamais paru, aux yeux des observateurs qualifiés, aussi peu ... engagé. Il n'était pas de soir où il ne sortait se distraire : en solitaire six fois sur sept et avec Krystyna au jour de relâche hebdomadaire de sa pièce.

Pour sûr, il fit le tour complet des spectacles qui étaient alors à l'affiche dans la capitale. Quoique l'amour du théâtre, même porté à un degré qui frise la monomanie, ne fût point tenu pour répréhensible par les gardiens de l'ordre établi, il n'en demeure pas moins que les services, en l'occurrence, ont singulièrement manqué de jugeote en ne signalant pas ses fréquentations aux autorités de police. N'aurait-il pas dû leur sembler bizarre qu'un individu - que ses goûts n'inclinaient pas à la gaudriole - se passionnât soudain pour le cirque, le music-hall, le cabaret, les revues de chansonniers ? Ces dernières, notamment, avaient eu le don de capter son attention et les quelques salles, qui exploitaient encore ce filon anachronique, furent assidûment visitées par lui. Lorsqu'il était accompagné de Krystyna, qui appartenait elle-même à la famille nombreuse des baladins, il allait féliciter les artistes dans la coulisse et les louait, à grand renfort de superlatifs, pour la justesse de leur composition. Le climat étant à la dépolitisation, il était rare pourtant de voir les chansonniers malmenés les hommes en place. Quand ils les égratignaient, pour justifier leur vocation, c'était avec la tige d'une rose dont, à la première occasion, ils éparpilleraient les pétales sous les pas de leurs victimes consentantes. Encourager leurs manoeuvres hypocrites équivalait, pour un opposant de la classe de Boleslaw, à pactiser indirectement avec le régime. Parmi les limiers attachés à ses trousses, plusieurs crurent déceler dans ce changement d'attitude un signe de fléchissement. Mais, avant de

chanter victoire, ils voulaient soumettre cette impression à l'épreuve du temps. D'où leur silence prudent ...

Les nommés Matti, Tibor, Vassili, Boris se partageaient, avec quelques comparses de moindre acabit, les rôles d'une revue à prétentions satiriques dont le fouet n'écorchait personne. Même lorsqu'ils portraitureaient sur scène les membres du gouvernement, leur burin n'en exagérait point les traits de manière à ce qu'on ne leur reprochât pas de verser dans la diffamation. Caricatures légères et de bon ton, leurs incarnations des maîtres de l'Etat n'avaient, au fond, pour mérite que d'être aussi ternes que les modèles qui les avaient inspirées.

En puisant à pleines mains dans la caisse noire du mouvement, alimentée irrégulièrement par les cotisations d'un corps de sympathisants squelettique, Boleslaw invita les Matti, Tibor, Vassili, Boris, etc. à souper dans un établissement de nuit huppé où, moyennant une liasse épaisse de billets, une escouade d'esclaves distribuait du caviar et de la vodka au son joyeux métallique des balalaïkas déchaînées.

Sa munificence conditionna favorablement les cabotins qui tendirent une oreille complaisante aux propos qu'il leur tint - à voix étouffée - entre le chachlik et le "nègre en chemise".

Ils furent pétrifiés de stupéfaction devant le toupet qu'il déployait et, loin de montrer de l'enthousiasme à l'égard de son fabuleux projet, la majorité des convives - encline à se dissocier au plus tôt d'un dément - songea à s'esbigner en direction des toilettes. Seule, peut-être, la présence à la table de Krystyna les empêcha de perpétrer ce geste grossier. Maintenant, on peut le dire : à cet instant précis, ce fut le charme de son sourire qui sauva Boleslaw du désastre, car ...

Car le lendemain, après réflexion, chacun de ses auditeurs indignés de la veille lui téléphona que, tout compte fait, l'idée qu'il avait avancée valait la peine d'être examinée ... à froid.

Si, un jour, les dessous de cette affaire - à la suite d'un retournement de la situation - sont offerts à l'appréciation de l'opinion publique, on épiloguera sans doute longtemps sur les mobiles qui ont poussé des professionnels du divertissement à entrer dans une sombre machination politique. A tout hasard nous suggérons que, plus que l'attrait d'un éventuel bénéfice sur le plan strictement financier, leur vanité d'acteur n'ayant jamais accédé au vedettariat, et condamné à se produire sur des scènes exigües, les a aiguillés sur la pente du coup d'éclat.

Toujours est-il que, fort de leur acceptation de principe, Boleslaw les soumit illico à un entraînement intensif, quoique superficiel, dans le maniement des armes qu'ils n'avaient guère pratiqué, au théâtre, que chargées à blanc. De ce côté-là, pas plus que du côté des mini-commandos que Zdenek, Witold et Krysztof avaient discrètement rassemblés, pas le moindre problème. Pour Boleslaw, si près de toucher au but qu'il s'était fixé, les ennuis vinrent paradoxalement de Krystyna.

- Supposons que le coup rate, énonça-t-elle avec, somme toute, un grain de logique. Je serai dans de beaux draps, moi ... On déduira automatiquement que j'étais ta complice. Et on me sciera. Plus de Marie Stuart. Sur le pavé, la cocotte. Je pourrai m'estimer heureuse si on ne me colle pas en prison à perpète ...

- C'est exact, lui accorda-t-il.

Et, en son for intérieur, il regretta d'avoir dû par nécessité l'informer de la maturation du complot. C'était là un petit drame

domestique qui illustre les inconvénients de la cohabitation avec une dame quoiqu'il ne serait pas difficile d'en citer également les avantages.

- Par contre, enchaîna-t-il après une minute de recueillement, imagine un peu ce qui arrivera si ... si je réussis. Ma chère, les théâtres subventionnés te seront ouverts ...

- Même la ... ?

Par superstition, elle n'osait articuler le nom de la prestigieuse compagnie que toute comédienne, de l'apprentie à la chevronnée, ne prononce jamais sans une pointe d'envie.

- Oui, affirma-t-il, catégorique. Te rends-tu compte ? Finies, les courses au cachet. Désormais, tu feras partie de la société. A vie, ou presque. Comme une fonctionnaire. Et ...

- Tais-toi ! lui ordonna-t-elle en se bouchant les oreilles. Pardonne ma faiblesse. Je suis avec toi de coeur et d'esprit. Seulement, si tu ne veux pas que mes nerfs craquent, dépêche-toi. Dépêche-toi, je t'en supplie ...

- C'est vite dit, murmura-t-il en la caressant distraitemment.

De fait, dans le déroulement de l'opération tel qu'il le concevait, ce n'était pas tant l'organisation matérielle qui le turlupinait que le fignolage de la préparation psychologique. Car, quelles que fussent les instructions dont ils auraient été munis, les acteurs de cette farce seraient contraints, à un moment donné, d'improviser sur canevas dans le style de la Commedia del'Arte. Aussi convoqua-t-il les futurs protagonistes à son domicile afin de diriger leurs répétitions. Il se montra aussi exigeant, et aussi

impitoyable avec eux que ces metteurs en scène cyniques qui, à l'exemple du défunt Gordon Graig, prétendent traiter la marionnette humaine comme si elle était de bois. Mais, si l'on ne se prive pas de critiquer leurs méthodes, on conviendra qu'au sortir de leurs mains les interprètes - brisés - agissent selon leur volonté souveraine en répondant au quart de tour aux lois de l'automatisme et du réflexe conditionné.

Voilà ce que Boleslaw avait décidé d'obtenir des siens. Et, dès qu'il jugea qu'il les avait suffisamment pétris, il passa sans transition à la phase suivante.

Hana, une maquilleuse de cinéma en chômage, spécialiste de l'implantation poil par poil de la gamme entière des ornements pileux, se contenta de l'explication qu'il lui fournit : à savoir qu'il s'agissait d'un dîner de têtes entre amis au cours duquel, par plaisanterie ... Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

La date de cette aimable cérémonie n'était pas encore arrêtée. Que Hana se tienne prête avec ses outils. On la sonnerait. Pour la faire patienter jusqu'au jour J, Boleslaw lui concéda une honnête avance sur appointment.

Le pays en question était gouverné par un cabinet pléthorique qui comprenait, au bas mot, deux douzaines de ministres et une foule de secrétaires d'Etat. Dans la pratique, le pouvoir réel était exercé par ce qu'on appelait le "cercle étroit" composé, autour d'un Président élu au suffrage universel, des titulaires des principaux maroquins : l'Intérieur, les Finances, l'Economie, la Défense ... Alors que le cabinet ne siégeait au complet qu'une fois par semaine, et parfois moins, ces hommes de pointe se concertaient fréquemment et expédiaient ensemble les affaires urgentes sans en référer obligatoirement à leurs collègues.

Boleslaw et ses acolytes du mouvement avaient effectué une étude approfondie sur les moeurs et les habitudes des membres du "cercle étroit". En dehors de ses prestations au ministère et de ses fonctions représentatives, tel d'entre eux se délassait à la chasse ; tel autre cultivait une maîtresse pour le sel de sa conversation ; un troisième s'enfermait dans sa bibliothèque pour y rédiger (déjà) ses mémoires ; etc. La surveillance des services de sécurité, dont ils étaient les bénéficiaires et l'objet, se relâchait généralement en ces occasions afin que les intéressés pussent conserver l'illusion d'avoir aussi une vie privée.

Il appartiendrait aux mini-commandos, à la faveur d'une série de raids-éclair, de substituer un dimanche à chacune de ces personnalités une "doublure" préalablement grimée à son image et rompue aux particularités de son comportement. Qui, mieux qu'un histrion, pouvait assumer cette tâche délicate ?

Ainsi le lundi, lorsque le conseil restreint se réunirait à l'hôtel de la Présidence, le chef de l'Etat - en entrant le dernier dans la salle de séance où nul subalterne n'était autorisé à pénétrer - se trouverait prisonnier d'un groupe de fantoches dont Boleslaw tirait les ficelles à distance.

Aucune anicroche, aucun contretemps, aucune erreur de la part des exécutants ne vint, à aucun moment, compromettre l'ordonnance du plan. Dans le relâchement d'une fin de week-end, le ministre chasseur fut happé par un bosquet et ressurgit à sa place dans la ligne de battue avant même que les gardes eussent pu s'inquiéter de sa disparition brusquée ; et, s'il fut moins bon fusil qu'à son ordinaire, on attribua sa maladresse au surmenage. Le vert galant fut intercepté sur le palier de sa dulcinée et ce fut son sosie qui emprunta l'ascenseur pour descendre jusqu'à la voiture officielle. Le mémorialiste impénitent fut arraché à son

écritoire par une bande d'énergumènes armés et, par voie de conséquence, ne termina pas la phrase qu'il avait commencée. Pareillement, en d'autres circonstances plus ou moins reluisantes selon la nature du "hobby" dominical de ces messieurs, les défroques de deux ou trois excellences changèrent de contenu au débotté. Que les âmes sensibles se rassurent : les propriétaires légitimes des charges ministérielles, soustraits à leur emploi par les commandos de la subversion, ne furent pas vilement assassinés - il s'en faut. Confinés dans les caves d'un vaste domaine de banlieue, l'unique injure qu'ils subirent consista à perdre, sous le feu du rasoir, cheveux, moustache et barbe lorsqu'ils en avaient de manière à les rendre méconnaissables, jusques et y compris de leurs familiers ...

Une à une, les limousines se garèrent le lundi dans la cour présidentielle où, devant un piquet d'honneur au garde-à-vous, les membres du "cercle étroit" gravirent au pas de course les marches du perron. Jusqu'à ce point, ni leur chauffeur, ni les huissiers, ni même les "gorilles" de service au palais n'avaient osé dévisager ces hommes pressés et soucieux qui portaient des serviettes bourrées, agrémentées d'une serrure de sécurité. Ils atteignirent sans encombre la salle réservée à leurs débats où, par un surcroît de précautions qui n'était peut-être pas superflu, ils hésitèrent à se désemmitoufler jusqu'à l'arrivée imminente du Président.

A l'heure requise par le protocole, le premier magistrat du pays émergea de ses appartements et, suivi par le Secrétaire Général de la Présidence qui referma soigneusement la porte derrière lui, se carra confortablement dans son fauteuil.

- Qu'attendez-vous, Messieurs, pour vous déshabiller ? claironnait-il à l'adresse de ses subordonnés. Ne vous êtes vous donc pas aperçus qu'il fait ici une chaleur à crever ?

Mais, au lieu de se dépouiller de leur paletot et de leur cache-nez, comme le chef de l'Etat l'avait suggéré, les "ministres" sortirent de sous leur manteau des revolvers ou des pistolets avec lesquels ils "couvrirent" le Secrétaire Général en sus du Président.

- Nous ne sommes pas ceux que vous croyez, consentit à leur expliquer Matti qui, le bras prolongé par un Lugger, s'était provisoirement glissé dans la peau du Ministre de la Défense. Veuillez, Monsieur le Président, conserver votre calme et votre dignité : il s'agit d'un coup d'Etat dont nous représentons l'échelon avancé.

Le Secrétaire Général - que nous désignerons sous le nom de Fédor pour ne pas violer son anonymat - en bava des ronds de chapeau.

Vassili - Ministre de l'Intérieur ad interim - s'évertua aussitôt à extraire de sa sacoche un train complet de décrets qu'il "soumit", avec l'énergie qu'on devine, à la signature du Président.

- Il convient, exposa-t-il en se piquant au jeu, de désamorcer constitutionnellement toute manoeuvre inconsidérée des forces de l'ordre et de l'armée, pour le cas où le bruit de notre rébellion transpirerait. Ne serait-ce que pour éviter de déplorables effusions de sang ...

A son grand soulagement, le chef de l'Etat signa les feuillets sans piper, en dépit des gros yeux que lui fit, de l'autre bout de la table, le Secrétaire Général affolé.

Vassili quitta la salle en bourrasque pour confier un exemplaire de chacun de ces documents au premier attaché qu'il rencontra dans le couloir, en lui enjoignant de les "répercuter" sans délai aux intéressés.

Quand il retourna parmi ses complices, l'illustre "prisonnier" était parti d'un rire homérique qui menaçait de décrocher les larmes de cristal du lustre au-dessus de lui.

- Messieurs, déclara aux conjurés le Président hilare, de grâce appelez vite sur ma ligne directe l'organisateur de ce remarquable coup monté ... Amenez-moi le cher homme que je puisse l'embrasser ...

On imagine aisément que, devant tant de jovialité, les Matti, Tibor, Vassili, Boris et tutti quanti demeurèrent bouche bée, ne sachant à quel saint se vouer malgré le raffinement qui avait été apporté à leur préparation ... psychologique.

- Qu'est-ce à dire ? s'écrièrent-ils en chœur, sur la défensive, en supposant - à tort - que leur joyeux interlocuteur n'avait embrassé le parti de la gaîté que pour les faire tomber dans un panneau.

- Ne craignez rien, Messieurs, développa le Président. Dans toute cette histoire de brigand, un détail d'importance vous a peut-être échappé. Laissez-moi éclairer votre lanterne. Jusqu'à votre intervention inopinée, j'étais - pour de subtiles raisons d'équilibre entre les formations de la majorité - l'otage d'une clique avec laquelle je devais partager, contre mon gré, la responsabilité du pouvoir. Or, par un heureux hasard, c'est cette clique tout entière que vous avez éliminée - pas trop brutalement, j'espère - et que vous remplacez actuellement autour de ce tapis vert. A votre insu, vous m'avez libéré ... Téléphonez immédiatement à votre patron ... Je pense que le poste de Secrétaire Général lui ira comme un gant ... Que voulez-vous ? ajouta-t-il en décochant son meilleur sourire à Fédor. Vous vous sacrifierez, mon vieux ... Le salut du pays l'exige ...

Passablement interloqué, Matti décrocha l'appareil et composa sur le cadran un numéro confidentiel.

- Allo, articula une voix que l'émotion enrrouait.

- Allo, Boleslaw ? C'est Matti. Tu es demandé d'urgence au palais ...
Oui, l'affaire a bien marché. Mais, en un sens, il s'est produit quelque chose de bizarre. Le Président souhaiterait te parler ...

Quoi d'étonnant, après cela, à ce que ce coup n'ait pas franchi le mur de la chronique. Pourtant, à certains indices, les experts auraient pu déceler les échos du séisme qui a secoué les structures du gouvernement.

1° Le Président n'a jamais été d'une humeur plus amène que depuis qu'il a "touché" un nouveau Secrétaire Général qui ne se gêne pas pour distribuer ouvertement prébendes, sinécures et décorations à ses amis personnels.

2° Faute de "têtes d'affiche", un théâtre de chansonniers de la capitale a été contraint de fermer boutique.

3° Les Ministres de l'Intérieur, des Finances, de l'Economie, de la Défense ont successivement annoncé qu'ils renonçaient à leur portefeuille pour goûter les joies de la retraite. Le chef de l'Etat leur a substitué ... des grands commis.

4° Une actrice du Boulevard, Krystyna X, a fait des débuts prometteurs sur la première scène nationale dans un rôle du répertoire.

Maintenant, pour ceux qui cherchent la petite bête, voici également une rumeur que les mauvaises langues ont propagée :

Dans un asile de province, plusieurs malades en traitement ont récemment prétendu qu'ils étaient, les uns et les autres, les "ministres" d'on ne sait plus quoi. Un quidam aurait aussi affirmé qu'il était le Secrétaire Général de la Présidence. Les infirmiers ont bien rigolé.